

Introduction

I. L'état de la question

A. Les sources primaires

Notre source principale est le *De rerum natura* (De la nature des choses) de Lucrèce, le chant cinq principalement, car c'est là que Lucrèce évoque sa cosmogonie. Les prédécesseurs de Lucrèce, poète latin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, sont des philosophes grecs et constituent essentiellement les sources primaires de notre travail de recherche. D'eux il ne nous reste le plus souvent que quelques fragments cités par des auteurs plus tardifs.

Leucippe, le premier des Atomistes, pense que l'univers est composé d'atomes insécables et de vide. Démocrite, le deuxième admet un déterminisme strict en ce qui concerne le monde et les êtres vivants. Il appelle le plein « être » et le vide « non-être ». Épicure, le troisième introduit la notion de « clinamen » qui permet de garder une part de liberté à l'intérieur de la matière. La déclinaison des atomes induit des agglomérats différents puisqu'ils ne subissent pas forcément un choc pour s'accrocher les uns aux autres. Une part de hasard est ainsi préservée.

Parmi nos sources primaires, nous retiendrons aussi la cosmogonie d'Aristote afin de la comparer avec celle de Lucrèce, Aristote ayant dans son temps critiqué les Atomistes. Aristote en imaginant un premier moteur immobile, perdu dans la contemplation de sa perfection, et imprimant le mouvement aux autres sphères célestes s'oppose aux théories d'Épicure et de ses prédécesseurs. Lucrèce, dans le *De rerum natura* s'inscrit en faux contre la cosmogonie d'Aristote qui laisse la place à une transcendance. Lucrèce contre Aristote entend démontrer que tout est matière et vide et qu'il n'existe aucune providence divine.

B Les sources secondaires

Les études sur le chant V du *De rerum natura* sont nombreuses et riches. Nous nous servirons surtout de la dernière en date *Lucrezio e la formazione del mondo* de Carmelo Salemme, 2010. Ce livre offre un champ plus réduit de la cosmogonie de Lucrèce puisqu'il s'attache à commenter les vers 416 à 508 qui évoquent plus particulièrement la formation du monde proprement dite. C. Salemme y fait le point sur les commentaires de ses prédécesseurs tels que Giussani, Monro, Bailey, Ernout, Gale, etc.... Il propose par ses comparaisons avec d'autres cosmogonies philosophiques, surtout celles des présocratiques une lecture de Lucrèce vu comme un philosophe matérialiste cherchant plus que ses

prédécesseurs à débarrasser l'homme des maux que lui inflige la religion afin de lui permettre d'être heureux en devenant épicurien et en atteignant l'ataraxie qui est le but de toute vie accomplie. Il revisite la notion de vide visant à montrer la différence entre les systèmes philosophiques de l'Antiquité. Dans son dernier chapitre intitulé Un modelo cosmogonico, C. Saleme nous propose de voir un modèle cosmogonique dans les vers 416 à 508 décrivant de manière poétique la première journée de formation de notre monde éclairé par le soleil levant.

Nous nous référerons également au livre de Marcel Conche sur Lucrèce Lucrèce et l'expérience où le philosophe évoque les sensations que nous procure le monde et les connaissances qui en résultent. Le monde à ses débuts y est vu comme une nébuleuse informe qui s'éloignerait petit à petit de son chaos originel et deviendrait celui que nous connaissons par le biais des atomes semblables qui s'aggloméreraient et se sépareraient des atomes dissemblables.

II. Problématique

Nous nous demanderons ce que Lucrèce, le dernier des grands Atomistes, a apporté à la philosophie matérialiste de ses prédécesseurs. En quoi sa cosmogonie se différencie-t-elle d'autres cosmogonies philosophiques antiques comme celle d'Aristote où la part du divin tient une place primordiale ? Nous nous interrogerons aussi sur cette cosmogonie sans créateur où Lucrèce tente d'en finir avec la religion. Que reste-t-il des dieux pour Lucrèce ? Est-il sur la voie de l'athéisme comme le pensent certains ? Que peut nous apprendre Lucrèce par rapport à notre civilisation où le retour du religieux dans notre société devenue laïque ne cesse de poser problème en ce début de XXIe siècle ?

III. Plan d'ensemble

I. La constitution du monde selon Lucrèce

A. Les atomes et le vide : le tourbillon initial

1. Un amas de matière indifférenciée
2. L'union des atomes semblables : émergence de parties différentes
3. Un monde créé sans providence divine

B. Le ciel étoilé et le monde

1. L'éther

- 2. Le soleil et la lune
- 3. La terre
- C. Les espèces vivantes
 - 1. La végétation et les animaux
 - 2. Les hommes
 - 3. Les rapports de l'homme et de la nature
- II. L'originalité de Lucrèce
 - A. Les apports de Lucrèce à la philosophie atomiste
 - 1. Leucippe
 - 2. Démocrite
 - 3. Épicure
 - B. Lucrèce contre Aristote
 - 1. Les sphères célestes
 - 2. Les dieux d'Aristote
 - C. Une cosmogonie sans créateur
 - 1. Pas de providence divine
 - 2. Explication de l'univers par des causes rationnelles
- III. Réception de Lucrèce : voie vers l'athéisme ?
 - A. XVIe et XVIIe siècles
 - B. XVIIIe et XIXe siècles
 - C. XXe et XXIe siècles

Première partie : La constitution du monde selon Lucrèce

A. Les atomes et le vide : le tourbillon initial

1. Un amas de matière indifférenciée

De toute éternité existent la matière et l'espace. La matière (appelée *materia*), selon Lucrèce, est formée d'atomes invisibles, insécables (d'où leur nom - en grec, ἄτομος qui signifie « qu'on ne peut pas couper ») et toujours en mouvement :

Victus fateare necessest / esse ea quae nullis iam praedita partibus extent, / et minima constant natura. Quae quoniam sunt, / illa quoque esse tibi solida atque aeterna fatendum.

I, v. 624-627 : « Vaincu, il faut que tu avoues que sont ces éléments qui existent déjà pourvus d'aucune partie. Puisque ceux-ci sont, tu dois avouer qu'ils sont solides et éternels ». À ce sujet, voir M. Conche, 2011, p. 71.

Lucrèce les appelle les atomes *primordia rerum* (« les principes des choses¹ »), *corpora prima* (« les corps premiers² ») ou *principia rerum* (« les éléments des choses³ »). Leucippe, le premier des atomistes aurait eu cette idée, selon la légende, en regardant les particules présentes dans un rayon de soleil. Quand nous regardons autour de nous, nous voyons des corps. L'existence de la matière nous est prouvée par la sensation. Celle-ci est notre mode de perception de ce qui nous entoure et le critère de la vérité selon les Épicuriens⁴. Si l'on admet, comme Lucrèce, que « rien ne naît de rien⁵ », on ne peut que supposer qu'il existe des éléments indivisibles et invisibles de matière qui constituent les éléments primordiaux éternels qui ne cessent de renouveler leur forme dans l'infini des temps pour assurer la continuation de l'univers.

1 Lucrèce, V, v. 419.

2 Lucrèce, II, v. 91.

3 Lucrèce, V, v. 422.

4 J. Brun, 2002, p. 34.

5 Lucrèce, I, v. 156 : *nil posse creari de nihilo*.

Quant à l'espace (*spatium* en latin), il est constitué de vide. L'existence du vide (désigné par le terme *inane*) est indispensable, car sans lui il n'y aurait pas de mouvement possible :

Tum porro locus ac spatium, quod inane uocamus, / si nullum foret, haut usquam sita corpora possent / esse, neque omnino quoquam diversa meare.

l, v. 426-428 : « En outre d'autre part, si le lieu et l'espace, que nous appelons le vide, n'existaient en rien, les corps ne pourraient être situés nulle part ni aller absolument en sens divers ».

La matière et le vide ont tous deux une existence ontologique pour les Atomistes. Selon C. Salemmé, « Épicure indique précisément le κενόν, le vide comme second élément constitutif du réel en le distinguant du premier constituant (les corps)⁶ ». Pour les Atomistes, il n'existe pas d'autre élément que la matière et le vide ; le vide offre à la matière un espace pour agir, subir et se déplacer. Épicure appelle ce lieu vide « nature intangible » (ἀναφής φύσις⁷). Mais ce concept de vide n'est pas admis par d'autres philosophes. Aristote, farouche ennemi des Épicuriens, conteste ce concept de « lieu vide » et affirme qu'il n'a pas d'existence ontologique puisqu'il équivaut au « non-être » et que le « non-être » n'existe pas en soi⁸.

On peut se demander comment la matière et l'espace se sont combinés pour constituer le monde que nous connaissons. Selon Lucrèce, avant la formation du monde, il existait un tourbillon informe, un amas d'atomes et de vide qui s'entrechoquaient les uns les autres dans une sorte de chaos initial comme cela est décrit dans diverses cosmogonies, comme dans la *Théogonie* d'Hésiode, par exemple.

Sed [uideri poterat] noua tempestas quaedam molesque coorta / omnigenis e principiis, discordia quorum / interualla, uias, conexus, pondera, plagas, / concursus, motus turbabat proelia miscens...

v. 436-439 : « Mais on pouvait voir une nouvelle tempête et une certaine masse éclater à partir des éléments de tous genres dont la discorde jetait la confusion

6 C. Salemmé, 2010, p. 56 : « Epicuro indica precisamente il κενόν, il vuoto, come secondo elemento costitutivo del reale, distinguendolo dal primo costituente (i corpi) ».

7 Épicure, Lettre à Hérodote, § 40.

8 Aristote, Physique 216 a 26-b 15.

dans les espaces, les chemins, les liaisons, les poids, les coups, les rencontres et les mouvements en mêlant des combats... »

2. L'union des atomes semblables : émergence de parties différentes

De cet amas où rien de stable ne peut se faire en terme d'union, jaillissent des atomes qui tombent dans le vide et vers le bas en raison de leur pesanteur. Mais la chute des atomes n'est pas parallèle, sinon ils ne pourraient s'accrocher les uns aux autres. La déclinaison des atomes que les Épicuriens appellent *clinamen*⁹ n'est pas verticale mais légèrement oblique, et permet aux atomes de se rencontrer pour former des corps composés :

Quod nisi declinare solerent, omnia deorsum / imbris uti guttae, caderent per inane profundum, / nec foret offensus natus, nec plaga creata / principiis : ita nil umquam natura creasset.

II, v. 221-224 : « Et s'ils (les atomes) n'avaient pas l'habitude de s'écarter de la verticale, tous, comme des gouttes de pluie, tomberaient vers le bas à travers le vide profond, pas un choc ne serait né, pas un coup n'aurait été créé par des particules ; ainsi la nature n'aurait jamais rien créé. »

Une part de hasard est ainsi préservée et permet d'échapper au strict déterminisme démocritéen. Selon J. Salem, le *clinamen*, oppose Démocrite et Épicure sur ce point :

« Si quelqu'un, écrivait Diogène [d'Oenoanda], se servait de la doctrine de Démocrite, en affirmant d'une part que les atomes n'ont à cause de leur choc mutuel aucune liberté de mouvement et que, d'autre part toute chose semble se mouvoir nécessairement vers le bas, nous lui dirions : ne sais-tu donc pas, qui que tu sois, que les atomes ont aussi une certaine liberté de mouvement que Démocrite, certes, n'a pas découverte, mais qu'Épicure a mise en lumière ? (1998, p. 198).

Toutefois, les atomes ne s'unissent pas n'importe comment. Ils se rassemblent par ressemblance et constituent des agglomérats donnant naissance aux différents éléments qui composent l'univers : les astres, la terre, le ciel, le soleil et la lune :

⁹ Le terme *clinamen* vient du verbe latin *clino*, en grec κλίνω, qui signifie « incliner » selon le Gaffiot et le Bailly.

Diffugere inde loci partes coepere, paresque / cum paribus iungi res, et discludere mundum, / membraque diuidere et magnas disponere partes, / hoc est, a terris altum secernere caelum, / et sorsum mare, uti secreto umore pateret, / sorsus item puri secretique aetheris ignes.

V, v. 443-447 : « À partir de là les parties de ce lieu se mirent à se disperser, les choses semblables à se joindre aux semblables, à enfermer le monde dans ses limites, à diviser ses membres et à disposer les grandes parties ; c'est cela, elles séparèrent le haut ciel des terres et la mer fut mise à part pour qu'elle s'ouvre à un liquide distinct, et de même les feux de l'éther pur et secret. »

3. Un monde créé sans providence divine

Pour Lucrèce, les atomes ne se sont pas assemblés pour former ces corps complexes selon une volonté déterminée et spontanée :

Nam certe neque consilio primordia rerum / ordine se suo quaeque sagaci mente locarunt / nec quos quaeque darent motus pepigere profecto.

V, v. 419-421 : « En effet certainement ce n'est pas à dessein ni par un esprit sagace que les atomes se sont placés chacun dans leur ordre, et ils n'ont pas établi assurément les mouvements que chacun donnait ».

Il y a eu de nombreux essais effectués par la nature avant que le monde existe tel que nous le connaissons. Certaines combinaisons d'atomes se sont révélées non viables et ont disparu. Seules ont survécu les espèces les plus adaptées à leur environnement. Ainsi la doctrine de Lucrèce est évolutionniste avant la lettre :

Sed quia multa modis multis primordia rerum / ex infinito iam tempore percita plagis / ponderibus suis consuerunt concita ferri / omnimodisque coire atque omnia pertemptare, / quaecumque inter se possent congressa creare.

V, v. 422-425 : « Mais de nombreux atomes, ébranlés de nombreuses façons par des coups depuis déjà un temps infini, mis en mouvement par leur poids, ont eu l'habitude de se déplacer, de se grouper de toutes les manières et d'essayer tout ce qu'ils pouvaient créer entre eux en se rencontrant ».

Le monde n'a pas été constitué par un dieu créateur. Lucrèce combat l'idée d'une quelconque providence divine telle que les Stoïciens la concevaient :

« Dieu est un vivant immortel, rationnel, parfait ou bien (un être) intelligent vivant dans la béatitude, ne pouvant recevoir en lui rien de mauvais, exerçant une providence sur le monde et sur les êtres qui sont dans le monde¹⁰ ».

Pour Lucrèce, un dieu n'a pas pu créer l'homme parce qu'il ne peut pas avoir une idée de quelque chose qui n'existe pas. On ne peut créer que ce dont on a eu un exemple précis, si l'on admet que seule la sensation permet à l'esprit de concevoir les choses :

*Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa / notities diuis hominum unde est insita
primum, / quid uellent facere ut scirent animoque uiderent, / quoue modost
umquam uis cognita principiorum, / quidque inter sese permutato ordine
possent, / si non ipsa dedit specimen natura creandi ?*

V, v. 181-186 : « En outre, tout d'abord, l'exemple pour la création des choses et la connaissance des hommes d'où sont-ils venus aux dieux pour savoir et voir dans leur esprit ce qu'ils voulaient faire ? Et comment ont-ils jamais connu la force des atomes, ce qu'ils pouvaient faire en échangeant entre eux leur ordre, si la nature elle-même ne leur a pas donné le modèle de la création ? »

Selon J. Brun¹¹, cette façon de voir est novatrice pour l'époque. Jusqu'aux Atomistes, les Anciens pensaient que la Nature était un ensemble organisé et vivant qui comprenait des dieux, c'est-à-dire des entités qui dépassaient les hommes et régissaient leur vie. Lucrèce propose un changement radical : la Nature peut se passer des dieux et une explication des phénomènes que nous ne comprenons pas est toujours possible. La religion n'est donc plus nécessaire. Elle peut même être néfaste pour les hommes qui vivent sans cesse dans la crainte des dieux et provoquer des crimes :

*Quod contra saepius illa / religio peperit sclerosa atque impia facta. / Aulide quo
pacto Triuia i uirginis aram / Iphianassai turparunt sanguine foede / ductores
Danaum delecti, prima uirorum.*

¹⁰ Diogène Laërce, VII, 148.

¹¹ Brun J., 2002, p. 114.

I, v. 82-86 : « Mais au contraire la religion elle-même a produit des faits criminels et impies. De cette manière, à Aulis, les chefs choisis des Grecs, les premiers parmi les hommes, ont horriblement souillé l'autel de la vierge Triuia du sang d'Iphigénie.

Pourtant le matérialisme de Lucrèce n'est pas un athéisme. Lucrèce croit en l'existence des dieux mais il les situe dans un inter-monde où ils vivent sans s'occuper des hommes :

*Illud idem non est ut possis credere, sedes / esse deum sanctas in mundi partibus
ullis. / Tenuis enim natura deum longeque remota / sensibus ab nostris animi uix
mente uidetur ».*

V, v. 146-149 : « Il n'est pas possible que tu croies que les saintes demeures des dieux soient dans quelque partie du monde. En effet, la nature des dieux, subtile et bien éloignée de nos sens, paraît à peine à l'esprit de notre âme ».

Puisque le monde qui nous entoure (Lucrèce l'appelle *mundus*) n'a pas été créé par un dieu quelconque, il est d'essence matérielle et est périssable comme tout ce qui existe. Lucrèce l'estime récent et encore dans sa pleine jeunesse. Ainsi il écrit aux vers 330-331 :

*Verum, ut opinor, habet nouitatem summa, recensque / naturast mundi, neque
pridem exordia cepit.*

« Mais, comme je le pense, l'ensemble a une nouveauté, la nature du monde est récente et il n'y a pas si longtemps qu'il a pris ses origines ».

Mais ce monde est destiné à disparaître, il n'échappera pas à sa nature matérielle. Lucrèce imagine plusieurs cas de figure. Il évoque des tremblements de terre généralisés, des inondations excessives, un choc avec un autre élément céleste :

*Quod si forte fuisse antehac eadem omnia credis, / sed periisse hominum torrenti
saecla uapore, / aut cecidisse urbis magno uexamine mundi, / aut ex imbribus
adsiduis exisse rapaces / per terras amnes atque oppida coperuisset, / tanto
quique magis uictus fateare necessest / exitium quoque terrarum caelique
futurum.*

« Et si par hasard tu crois que tous ces mêmes éléments ont existé auparavant mais que des générations d'hommes sont morts à cause d'une vapeur brûlante ou que des villes sont tombées par une grande secousse du monde ou qu'après des pluies incessantes des fleuves ravisseurs se sont répandus à travers les terres et ont inondé les places fortes, il est d'autant plus nécessaire que, vaincu, tu avoues qu'il y aura aussi une destruction des terres et du ciel ».

Les atomes et le vide sont donc passés d'un amas indifférencié à des corps plus complexes et organisés. Parmi eux se sont créées les différentes parties qui constituent le ciel étoilé et le monde.

B. Le ciel étoilé et le monde

1. L'éther

L'éther (en latin *aether*) est le premier à sortir de la masse terrestre qui est encore peu dense. Celle-ci comprend des trous, des pores qui permettent aux atomes les plus légers et les plus volatils de s'élever vers le haut comme c'est le cas de l'éther qualifié de « léger et d'expansible » au vers 467 du livre V, (*leuis ac diffusilis aether*). Il est formé d'atomes peu pesants et s'extrait de la terre non dans sa totalité mais par parties séparées et successives avant de constituer un corps condensé (*corpore concreto*, V, v. 466) dans les hauteurs du ciel. Selon Carmelo Salemme, « il est évident que l'éther s'échappe des pores par endroits, peu à peu, graduellement, pour, à la fin, se rassembler dans sa substance¹² ». Arrivé plus haut que l'air, l'éther se condense et forme une vaste voûte qui entoure le monde de ses immenses murailles les célèbres *moenia mundi*. Lucrèce pour rendre son explication plus claire à son lecteur utilise une métaphore¹³. Il compare l'éther du jeune monde à la vapeur qui s'élève le matin au-dessus des lacs, à l'heure où le soleil levant amène la rosée à se condenser :

*Exhalantque lacus nebulam fluuique perennes, / ipsaque ut interdum tellus
fumare uidetur.*

12 C. Salemme, 2010, p. 26 : « è evidente che l'etere fuoriesca dai pori a tratti, a poco a poco, gradatamente, per poi, alla fine, addensarsi nella sua sostanza ».

13 Voir C. Salemme, 2010, p. 81.

V, vers 463-464 : « Et les lacs et les fleuves intarissables exhalent une brume à tel point que la terre elle-même nous paraît fumer ».

L'éther entoure la terre dans un « embrassement avide » (*auido complexu*, v. 470), ce qui suggère une sorte d'union sacrée avec la terre, rappelant le couple Gaia et Ouranos dans la théogonie d'Hésiode. Une autre indication importante nous est donnée au vers 468 sur la limite extrême du monde qui paraît avoir une forme ronde comme le suggère l'emploi du verbe *flexit* (parfait de *flecto* qui signifie « courber »). L'éther n'est pas le seul à s'élever de la terre, le feu l'accompagne et semble confondu avec lui.

Et multos secum leuis abstulit ignis.

V, v. 459 : « Et il (l'éther) emporta avec lui, léger, beaucoup de feux ».

Dans l'une des explications multiples présentées par Lucrèce à propos du mouvement des astres, Lucrèce pense que l'éther fait une course en deçà des murailles du monde en entraînant les astres errants dans son sillage au-dessus de l'air que Lucrèce imagine agité de tourbillons :

Et liquidissimus aether / atque leuissimus aerias super influit auras, / nec liquidum corpus turbantibus aeris auris / commiscet ; sinit haec uiolentis omnia uerti / turbinibus, sinit incertis turbare procellis ; / ipse suos ignis certo fert impete labens.

V, v. 500-505 : « Et l'éther, le plus fluide et le plus léger s'insinue au-dessus des airs aériens et ne mêle pas son corps fluide aux agitations des airs aériens ; il laisse tous ces éléments tourner en des tourbillons violents, il les laisse s'agiter en bourrasques confuses ; lui-même, glissant, emporte ses feux d'un élan sûr.

L'éther va plus haut que toutes les autres particules élémentaires atteignant les limites de notre monde. Pour rendre compte des phénomènes célestes que l'on ne peut connaître que par analogie avec ce qu'on peut observer sur la terre, Lucrèce propose plusieurs explications possibles :

Nam quid in hoc mundo sit eorum ponere certum / difficile est ; sed quid possit fiatque per omne / in uariis mundis uaria ratione creatis / id doceo, pluriusque sequor disponere causas / motibus astrorum quae possint esse per omne.

V, v. 526-530 : « En effet, il est difficile d'établir la certitude de ces causes, de ce qui est dans notre monde ; mais ce qui peut être et ce qui arrive à travers l'univers dans les différents mondes créés d'une manière variée, cela je l'enseigne et je poursuis l'explication des multiples causes qui peuvent être à travers l'univers par les mouvements des astres.

Cette façon de procéder, héritée d'Épicure¹⁴, vise avant tout non pas à dire des choses vraies sur le plan de la physique mais à enlever aux hommes la peur de l'inexplicable en leur montrant des causes naturelles possibles. Le dessein de Lucrèce est de leur permettre d'avoir un esprit vide de tout trouble et d'atteindre l'ataraxie, le but de toute l'entreprise épicurienne. C'est ce qu'écrit Épicure dans sa *Lettre à Pythoclès* (§ 85) : « Tout d'abord, Il ne faut pas penser que la connaissance des réalités célestes, qu'on les examine en relation à autre chose, ou pour elles-mêmes, ait une autre fin que l'ataraxie¹⁵ ». Ainsi Lucrèce imagine d'abord un ciel mobile de forme sphérique qui entraînerait les étoiles, puis un ciel immobile où la raison du mouvement des astres ne serait pas l'air mais l'éther et son cortège d'étoiles tournant dans le ciel. Trois hypothèses sont proposées ; l'éther tournerait à la recherche d'une issue introuvable ou un courant d'air extérieur pousserait l'éther et ses feux ou les feux eux-mêmes chercheraient à travers le ciel une nourriture à donner en pâture à leurs corps enflammés :

*Sive quod inclusi rapidi sunt aetheris aestus / quaerentesque uiam circum
uersantur, et ignes / passim per caeli uoluunt summania templa ; sive aliunde
extrinsecus aer / uersat agens ignis ; sive ipsi serpere possunt / quo cuiusque
cibus uocat atque inuitat euntis, / flammae per caelum pascentis corpora passim.*

Vers 519-524 : « Soit que les tourbillons enflammés de l'éther rapide soient enfermés et que, cherchant un chemin, ils soient ballottés tout autour et fassent rouler partout les feux à travers les espaces de Summanus ; soit qu'un air extérieur s'échappant d'ailleurs, de quelque part, ballote les feux en les poussant ; soit qu'eux-mêmes puissent glisser là où leur nourriture les appelle et

14 Épicure, *Lettre à Pythoclès*, § 113 : « Mais donner de ces faits une seule cause, alors que ce qui apparaît en appelle une multiplicité est délirant ».

15 Ce mot est la transcription du grec ἀταραξία et signifie « absence de trouble ». Voir Épicure, *Lettre à Hérodote*, § 82, « Mais l'ataraxie consiste à être affranchi de tous ces troubles et à garder continuellement en mémoire les éléments généraux et capitaux.

les reçoit eux qui vont, alimentant leurs corps embrasés, partout à travers le ciel ».

En ce qui concerne les explications astronomiques de Lucrèce, José Kany-Turpin¹⁶ fait remarquer que Lucrèce ne fait pas de « différence de mouvement entre les étoiles dites fixes et les planètes », contrairement à ce que l'astronomie grecque proposait déjà au temps d'Épicure. Ainsi Aristarque de Samos avait fait l'hypothèse de l'héliocentrisme, par exemple. Elle voit dans cette indifférenciation une nouvelle preuve que les Épicuriens se désintéressaient de l'astronomie. Quant à nous, nous pensons que Lucrèce s'intéressait plus à l'astronomie qu'Épicure puisqu'il lui consacre un chant entier et paraît avoir à cœur de donner des explications multiples et poussées.

Ainsi donc, l'éther est ce qui au-dessus de l'air entraîne les astres dans sa course. Il est présenté comme transparent et rempli de feux. Il tourne autour de notre monde et constitue une enveloppe sphérique qui le sépare des autres parties de l'univers. Nous allons voir ce qu'il en est des astres situés dans notre monde.

2. Le soleil et la lune

Le soleil et la lune, selon Lucrèce, viennent tous deux de la terre. À mesure qu'elle se densifie, elle expulse de sa masse les atomes plus légers qui vont former le reste du monde. Nous avons vu que le premier à se détacher de la terre était l'éther, le plus léger. Puis c'est au tour de la lune et du soleil :

*Quae quanto magis inter se perplexa coibant, / tam magis expressere ea quae
mare, sidera, solem, / lunamque efficerent, et magni moenia mundi.*

V, v. 452-454 : « Et plus ceux-ci (les éléments de la terre) s'unissaient entre eux de manière enchevêtrée, plus ils expulsèrent ce qui produirait la mer, les astres, le soleil, la lune et les murailles du grand monde ».

Les atomes, en effet, n'ont pas tous la même densité et la même forme. Les plus légers et les plus ronds sont ceux qui s'échappent de la terre, les plus lourds sont ceux qui restent et la constituent :

¹⁶ J. Kany-Turpin, 1996, p.230

Omnia enim magis haec e leuibus atque rutundis / seminibus, multoque minoribu' sunt elementis / quam tellus.

V, v. 455-457 : « Toutes ces choses, en effet, sont constituées de particules plus légères et plus rondes et d'éléments beaucoup plus petits que ceux de la terre ».

En ce qui concerne la grandeur du soleil et de la lune, Lucrèce pensait qu'ils étaient de la même dimension que celle qu'on perçoit depuis la terre :

Nec nimio solis maior rota nec minor ardor / esse potest nostris quam sensibus esse uidetur.

V, v. 555-556 : « La roue du soleil ne peut être extrêmement plus grande ni son ardeur plus petite qu'elle paraît être à nos sens ».

Cette façon de penser montre « l'insuffisance de l'astronomie épicurienne » qui a été un objet de moquerie dès l'Antiquité notamment de la part de Cicéron, selon A. Ernout¹⁷. Lucrèce applique le même raisonnement pour la lune :

Lunaque siue notho fertur loca lumine lustrans, / siue suam proprio iactat de corpore lucem, / quidquid id est, nilo fertur maiore figura /quam nostris oculis qua cernimus esse uidetur.

v. 575-578 : « Et la lune, soit qu'elle soit rapportée répandant sur les lieux une clarté empruntée, soit qu'elle jette sa lumière de son propre corps, quoi qu'il en soit, elle n'est rapportée en rien par une structure plus grande que celle qu'elle paraît être à nos yeux ».

Lucrèce fonde son raisonnement en comparant la lune aux objets lointains que l'on aperçoit sur la terre et qui nous apparaissent au fur et à mesure que l'on s'en éloigne comme perdant la netteté de leur contour, puis leur grosseur initiale. Selon Lucrèce, comme la lune ne perd pas sa netteté, elle doit être de la même dimension qu'elle nous paraît avoir depuis la terre :

Quapropter luna necesse est, / quandoquidem claram speciem certamque figuram / praebet, ut est oris extremis cumque notata, / quantaque quantast, hinc nobis uideatur in alto.

17 A. Ernout et L. Robin, 1928, p. 74.

V, v. 581-584 : « C'est pourquoi, puisque la lune montre un aspect clair et une figure précise, il est nécessaire qu'en toutes circonstances elle soit notée en ses limites extrêmes quelque grande qu'elle soit et nous apparaisse d'ici dans les hauteurs ».

Lucrece applique le même raisonnement aux autres astres que nous voyons dans le ciel et généralise son affirmation selon laquelle leurs dimensions sont telles qu'elles nous paraissent être depuis la terre, suivant ainsi son maître Épicure (*Lettre à Pythoclès*, § 91 ¹⁸) :

Scire licet perquam pauxillo posse minores / esse uel exigua maiores parte breuique.

V, v. 590-591 : « Il est permis de savoir qu'ils (les feux de l'éther) peuvent tout à fait être bien plus petits ou plus grands d'une étroite et brève partie ».

Quant à l'origine de la lumière et de la chaleur solaire, Lucrece nous semble répondre à une objection des détracteurs de l'épicurisme. Il doit tenter de les convaincre qu'un si petit disque puisse émettre tant de rayons susceptibles d'éclairer et de chauffer toute l'étendue terrestre. Pour ce faire, il a recours à la méthode des explications multiples utilisée avant lui par Épicure. Il propose trois possibilités. Il imagine d'abord que tous les atomes de chaleur se réunissent au même endroit pour envoyer lumière et chaleur :

Nam licet hinc mundi patefactum totius unum / largifluum fontem scatere atque erumpere lumen, / ex omni mundo quia sic elementa uaporis / undique conueniunt, et sic coniectus eorum / confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor.

v. 597-601 : « En effet il est possible que là toute une source du monde qui coule abondamment soit ouverte, faisant jaillir et provoquant la lumière, parce qu'ainsi des atomes de chaleur venus de partout, du monde entier, se rassemblent et qu'ainsi jetée de ceux-ci, une ardeur afflue, de telle sorte qu'elle s'écoule ici d'une seule source ».

Il propose ensuite la possibilité que les rayons de soleil enflamment l'air, ce qui expliquerait la vitesse de propagation de l'air chaud :

18 Ce paragraphe est cité par A. Ernout, 2010, p. 72.

*Est etiam quoque uti non magno solis ab igni / aera percipiat calidis feruoribus
ardor, / opportunus ita est si forte et idoneus aer, / ut queat accendi paruis
ardoribus ictus.*

V, v. 604-607 : « En outre aussi est-il possible qu'à partir d'un petit feu du soleil, son ardeur s'empare de l'air par des bouillonnements chauds si par hasard il est convenable que l'air soit propre à pouvoir être enflammé en étant frappé par de faibles ardeurs ».

La dernière possibilité évoquée par Lucrèce est que d'autres corpuscules invisibles rejoignent le soleil et l'aident à avoir plus d'éclat et à inonder de sa lumière le monde entier :

*Forsitan et rosea sol alte lampade lucens / possideat multum caecis feruoribus
ignem / circum se, nullo qui sit fulgore notatus, / aestifer ut tantum radiorum
exaugeat ictum.*

V, v. 610-613 : « Peut-être aussi le soleil brillant de sa haute torche rose s'empare-t-il autour de lui de nombreux feux aux ardeurs aveugles, qui ne sont signalés par aucune lueur, brûlant seulement pour augmenter les coups de ses rayons ».

Après avoir évoqué l'origine de la chaleur solaire, Lucrèce émet plusieurs hypothèses sur la course du soleil, de la lune et des autres astres. En tête des explications de la course du soleil autour de la terre (rappelons que les Anciens ne savaient pas encore que c'était la terre qui tournait autour du soleil), Lucrèce nous fait part de la théorie de Démocrite selon laquelle plus les corps célestes sont éloignés de la terre plus ils paraissent se déplacer lentement alors qu'en réalité ils vont plus vite :

*Quanto quaeque magis sint terram sidera propter, / tanto posse minus cum caeli
turbine ferri. / Euanescere enim rapida illius et acris / imminui supter viris.*

V, v. 623-626 : « Plus tous les astres sont près de la terre, moins ils peuvent être emportés par le tourbillon circulaire du ciel. En effet ses éléments rapides et violents s'évanouissent et perdent de leur force en dessous ».

En ce qui concerne la marche apparente du soleil, elle se déroule en un an d'ouest en est alors que la lune met un mois à faire le même trajet car elle est plus proche de la terre que le

soleil. La deuxième explication donnée par Lucrèce nous paraît plus fantaisiste. Il imagine deux courants d'air soufflant en sens contraire et qui tantôt amèneraient le soleil vers les signes de l'hiver tantôt vers les signes de l'été à partir de l'axe oblique du monde :

Fit quoque ut e mundi transuersis partibus aer / alternis certo fluere alter tempore possit, / qui queat aestiuus solem detrudere signis / brumalis usque ad flexus gelidumque rigorem, / et qui reiciat gelidis a frigoris umbris / aestiferas usque in partis et feruida signa.

V, v. 637-642 : « Il arrive aussi qu'un premier air venu des parties obliques du monde puisse alternativement souffler pendant un certain temps, qui peut pousser le soleil des signes d'été jusqu'à la courbure hivernale et au froid glacial et qu'un second air qui le rejette des ombres glaciales de l'hiver jusque dans les parties brûlantes et les signes enflammés ».

De même Lucrèce évoque la même explication des courants d'air allant en sens opposés en ce qui concerne la lune. Il les compare à des nuages se croisant sous l'effet de vents opposés. On peut noter ici la volonté didactique de Lucrèce utilisant des comparaisons tirées de phénomènes naturels observables par tous :

Et ratione pari lunam stellasque putandumst, / quae uolunt magnos in magnis annos, / aeribus posse alternis e partibus ire. / Nonne uides etiam diuersis nubila uentis / diuersas ire in partis inferna supernis ?

V, v. 643-647 : « Et pour la même raison on doit penser que la lune et les étoiles qui parcourent de grands cercles en de grandes années peuvent aller dans des parties alternées poussées par les airs. Ne vois-tu pas aussi que les nuages sous l'effet de vents opposés vont dans des parties opposées d'en haut et d'en bas ? »

On peut remarquer que les Anciens, dont Lucrèce, avaient déjà la notion que les astres exécutaient des orbites au-dessus de l'éther aux limites du monde, ce qui montre que leurs connaissances en astronomie étaient quand même suffisamment développées. Alfred Ernout indique qu'« il s'agit sans doute ici des années planétaires, dont certaines sont plus longues que la nôtre, telles celles de Saturne ou de Jupiter¹⁹ ».

19 A. Ernout et L. Robin, 1962, p. 83.

En ce qui concerne le lever et le coucher du soleil chaque jour, Lucrèce propose aussi deux explications qu'il juge plausible. Dans la première, il imagine que le soleil se renouvelle tous les jours après avoir accompli sa course quotidienne. Les chocs répétés de l'air qui s'opposeraient à son déplacement l'amèneraient à mourir à l'autre extrémité du ciel traversé :

*At nox obruit ingenti caligine terras, / aut ubi de longo cursu sol ultima caeli /
impulit, atque suos effluit languidus ignis / concussos itere et labefactos aere
multo.*

V, v. 650-653 : « Mais la nuit recouvre les terres d'un immense voile sombre, ou parce que le soleil à cause de sa longue course heurte l'extrémité du ciel et, languissant, a exhalé ses feux, ébranlés par le voyage et détruits par beaucoup d'air ».

Cette explication de l'existence d'un nouveau soleil tous les jours vient selon Alfred Ernout d'Héraclite. Il soutenait la doctrine selon laquelle « le soleil est chaque jour nouveau et s'éteint chaque soir après qu'il a consumé les exhalaisons dont il se nourrit (fr. 6 D., fr. 32 B.)²⁰. Lucrèce donne un exemple de cette possibilité en rappelant un phénomène visible depuis le mont Ida à l'aurore déjà rapporté par Diodore de Sicile (XVII, 7, 5) et Pomponius Mela (De situ orbis, I, 18, 4) qui évoquent des feux réunis de manière éparse avant de constituer un disque mais le fait que Lucrèce emploie l'expression « *fama est* » montre que c'est un phénomène qu'il ne connaît que par la rumeur :

*Quod genus Idaeis fama est e montibus altis / dispersos ignis orienti lumine
cerni, / inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.*

V, v. 662-665 : « Et le bruit court de quelque chose de ce genre : depuis les hautes montagnes de l'Ida, on aperçoit au soleil levant des feux dispersés, de là ils se réunissent comme en un seul globe et forment un disque ».

La deuxième explication proposée par Lucrèce consiste à dire que le soleil passe sous la terre pendant la nuit et effectue un tour complet autour d'elle. Même s'il se trompe cette

20 A. Ernout et L. Robin, 1962, p. 84

hypothèse de Lucrèce montre que les Anciens avaient la notion que les astres déclinèrent des orbites les uns autour des autres et n'étaient pas fixes :

Aut quia sub terra cursum conuortere cogit / uis eadem supra quae terras pertulit orbem.

V, v. 654-655 : « Ou bien c'est parce que la même force pousse sa course sous la terre, force qui a porté son disque sur les terres ».

José Kany-Turpin indique que « cette théorie du soleil passant sous la terre est celle qui était le plus généralement adoptée par les astronomes. La tradition la fait remonter à Anaximandre et même à Thalès²¹ ».

Quant aux origines de l'inégalité des jours et des nuits, Lucrèce résout encore une fois le problème par le système des explications multiples. Sa première théorie est d'ordre astronomique. L'inégalité des jours et des nuits dépendrait de la course annuelle du soleil, celui-ci présentant des orbites différentes selon l'inclinaison du soleil au plan de l'écliptique. Lors des équinoxes de printemps et d'automne, le soleil « se trouve dans la partie de l'écliptique qui vient couper l'équateur²² », ces deux jours-là, le 20 mars et le 21 septembre, les jours et les nuits sont égaux, le reste du temps, les jours sont forcément inégaux et la différence des jours et des nuits est la plus grande aux solstices d'hiver et d'été :

Nam medio cursu flatus aquilonis et austri / distinet aequato caelum discrimine metas / propter signiferi posituram totius orbis, / annua sol in quo concludit tempora serpens, / obliquo terras et caelum lumine lustrans.

V, v. 689-693 : « En effet, au milieu de sa course entre les vents Aquilon et Auster, le ciel sépare d'une égale distance les extrémités à cause de la disposition du Zodiaque tout entier dans lequel le soleil conclut son cycle annuel, illuminant de sa lumière oblique les terres et le ciel ».

Le soleil et la lune, l'étoile et la planète les plus proches de la terre montrent des mouvements apparents sur lesquels les Épicuriens s'interrogeaient. Ils pensaient que ces mouvements dans le ciel revenant avec une fixe régularité faisaient partie des foedera

21 J. Kany- Turpin, 1993, p. 521, note 52.

22 A. Ernout et L. Robin, 1962, p. 89.

naturae (pactes de la nature, I, v. 586). Mais quelle conception se faisaient-ils de la terre elle-même ?

3. La terre

La terre est le premier élément à se former depuis le tourbillon initial d'atomes et de vide. C'est d'elle que jaillissent les éléments plus légers tel que l'éther, le soleil et la lune. La terre est constituée des atomes les plus lourds qui ont tendance à rester au centre et à occuper les parties les plus basses du monde :

Quippe etenim primum terrai corpora quaeque, / propterea quod erant grauia et perplexa, coibant / in medio atque imas capiebant omnia sedes.

V, v. 449-451 : « Et en effet d'abord tous les corps de la terre, parce qu'ils étaient pesants et enchevêtrés se réunirent au centre et prirent tous leur demeure dans les parties les plus basses ».

Ainsi, Alfred Ernout indique que « la terre forme une sorte de base, sur laquelle s'élèvent les autres parties constituantes de l'univers²³ ». Vers elle affluent tous les atomes les plus lourds du monde que Lucrèce compare à de la lie et à du limon. Nous ne pensons pas que cette comparaison soit péjorative, la lie et le limon étant considérés comme des éléments assurant au contraire la fertilité de la terre :

Sic igitur terrae concreto corpore pondus / constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum / confluit grauis, et subsedit funditus ut faex.

V, v. 495-497 : « Ainsi donc le poids de la terre fut constitué de corps épais, le quasi limon du monde entier conflua pesamment vers le bas et se déposa jusqu'au fond comme la lie.

L'expulsion des éléments les plus légers a pour conséquence un affaissement de la terre, ce qui explique l'inégalité de son sol. Les parties les plus dures comme les rochers forment le relief montagneux. L'eau envahit les dépressions, c'est ainsi que Lucrèce imagine la formation des océans et des mers :

His igitur rebus retractis terra repente, / maxuma qua nunc se ponti plaga carula tendit, / succidit, et salso suffudit gurgite fossas.

23 A. Ernout et L. Robin, 1962, p. 61.

V, v. 480-482 : « Une fois ces éléments retirés, là où s'étend maintenant la très grande plaine bleu sombre de la mer, la terre s'affaissa soudain et remplit les fosses d'une masse d'eau salée ».

Quant à la forme de la terre, Lucrèce ne la précise jamais dans son poème mais ses prédécesseurs, en particulier Leucippe²⁴ et Démocrite²⁵, lui donnaient une forme discoïdale et l'imaginaient comme un tambour, « un cylindre dans la partie inférieure duquel prédomineraient les éléments aériens, ce qui l'empêche de tomber et de perdre ainsi sa position centrale²⁶ ». Lucrèce l'imagine au repos, c'est-à-dire immobile au centre du monde :

*Terraque ut in media mundi regione quiescat, / euanescere paulatim et
decrescere pondus conuenit, atque aliam naturam subter habere / ex ineunte
aeuo coniunctam atque uniter aptam / partibus aeriis mundi quibus insita uiuit.*

V, v. 534-538 : « Et pour que la terre se repose dans la région médiane du monde, il convient que son poids s'évanouisse et diminue peu à peu et qu'elle ait une autre nature en dessous, unie depuis le commencement des temps et formant un tout de manière à ne faire qu'un avec les parties aériennes du monde avec lesquelles elle vit comme greffée ».

Immobile au centre du monde se tient la terre dans une position stable. Mais elle ne s'est pas contentée de donner naissance à l'éther, à la lune, au soleil et aux astres. C'est d'elle aussi que provient la nature incluant la végétation, les animaux et les hommes.

C. Les espèces vivantes

1. La végétation et les animaux

La terre de la naissance du monde est une terre molle, encore humide qui semble douée de la volonté de tirer des productions d'elle-même. En présentant cette image de la particularité de la terre, Lucrèce rappelle ainsi une fois de plus la Théogonie d'Hésiode. La terre préside à la naissance de toutes les espèces vivantes. Cet enfantement de la terre procède par parthénogenèse et n'est pas initialement sexué :

24 Leucippe, 54, A 26.

25 Démocrite, 55, A 94.

26 L. Robin, 1962, p. 72.

*Nunc redeo ad mundi novitatem et mollia terrae / arua, nouo fetu quid primum
in luminis oras / tollere et incertis crederint committere uentis.*

V, v. 780-782 : « Maintenant je reviens à la nouveauté du monde et aux temps mous de la terre, je me demanderai d'abord, ce qu'ils ont produit de nouveau, ce qu'ils ont porté aux rives de la lumière et ont confié aux vents incertains.

Les premières choses créées par la terre sont les végétaux et les arbres dont la création est antérieure aux autres espèces :

*Principio genus herbarum uiridemque nitorem / terra dedit circum collis,
camposque per omnis / florida fulserunt uiridanti prata colore, / arboribusque
datumst uariis exinde per auras crescendi magnum inmissis certamen habenis.*

V, v. 783-787 : « D'abord la terre développa le genre des herbes et l'éclat verdoyant autour des collines et des champs, partout les prés fleuris brillèrent d'une couleur verte et après cela une grande lutte fut donnée par les arbres variés pour croître à travers les airs, une fois les rênes lâchées.

Selon Marcel Conche, la végétation est née la première car « la réunion par la nature des conditions de leur production est plus aisée²⁷ ». Après les plantes, vinrent les oiseaux, surgis des œufs fabriqués par la terre :

*Principio genus alituum variaequae uolucres / oua relinquebant exclusae
tempore uerno.*

V, v. 801-802 : « D'abord l'espèce ailée et les oiseaux variés, éclos, quittaient leurs œufs par un temps printanier ».

Lucrèce suppose une terre au climat plus chaud et plus humide que de son temps, propice à la protection d'êtres nouvellement créés. Son hypothèse de génération spontanée, Lucrèce la fonde sur des faits observables de son temps :

*Multaque nunc etiam existunt animalia terris / imbribus et calido solis concreta
uapore.*

27 M. Conche, 2011, p. 120.

V, v. 797-798 : « Et encore maintenant de nombreux animaux sortent des terres, formés par les pluies et la chaude vapeur du soleil ».

De même la terre donna naissance à d'autres espèces animales. Lucrèce les voit comme plus grandes que les animaux de son temps car les conditions climatiques leur étaient plus favorables. Il imagine des matrices tenant à la terre par des racines et enfantant les petits des animaux. Au début, ils étaient nourris par une sorte de suc, de lait fournis par la terre :

Hoc ubi quaeque loci regio opportuna dabatur, / crescebant uteri terram radicibus apti ; / quos ubi tempore maturo patefecerat aetas / infantum fugiens umorem aurasque petessens, / conuertebat ibi natura foramina terrae, / et sucum uenis cogebat fundere apertis / consimilem lactis.

V, v. 807-812 : « Et là où chaque disposition du lieu était donnée comme propice, croissaient des matrices jointes à la terre par des racines ; et quand l'âge des petits les ouvrait à maturité, fuyant le liquide et recherchant les airs, là la nature tournait des ouvertures de la terre et la forçait à répandre par des canaux ouverts un suc semblable à du lait.

Ainsi la terre a enfanté les végétaux et les animaux et se présente donc comme la mère de toutes choses. Quant à l'homme, il est créé en dernier, sa complexité par rapport aux végétaux et aux animaux étant bien plus grande.

2. Les hommes

Les hommes tout comme les animaux sont nés de la terre. Lucrèce les imagine sortant des matrices produites par la terre comme c'était le cas pour les animaux (voir plus haut les vers 807-812). Leur survie a été possible car la terre leur fournissait la nourriture et le logis et ils n'avaient pas froid, le climat étant plus chaud :

Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile / praebebat multa et molli lanugine abundans.

V, v. 816-817 : « La terre fournissait aux enfant la nourriture, la chaleur le vêtement, l'herbe le lit, abondant par sa nombreuse et molle substance laineuse ».

Plus tard, la terre étant devenue stérile, la procréation sexuée apparut et affecta toutes les espèces vivantes. Ainsi Marcel Conche écrit que « la génération sexuelle se substitua à la génération autochtone²⁸ ». Lorsque la terre arrêta de les nourrir se produisit la lutte pour la vie. Les espèces vivantes durent se battre et se repaître les unes des autres. Les espèces les plus aptes survécurent, les espèces non viables disparurent :

*Multaque tum interiisse animantum saecla necessest, / nec potuisse propagando
procudere prolem. Nam quaecumque uides uesci uitalibus auris, / aut dolus aut
uirtus aut denique mobilitas est / ex ineunte aeuo genus id tutata reseruans.*

V, v. 855-859 : « Et alors, il a fallu que de nombreuses races d'êtres vivants péricussent et ne puissent engendrer de postérité en se perpétuant. En effet, toutes celles que tu vois vivre grâce à l'air vital, ou la ruse ou le courage ou enfin la rapidité ont protégé ce genre en le préservant depuis le début des âges.

Les premiers hommes vivaient comme les animaux. Ils pratiquaient la cueillette et la chasse, buvaient l'eau des sources, dormaient dans des grottes. Ils n'avaient pas de vêtements et se déplaçaient beaucoup. Plus tard ils connurent le feu et la nécessité de le conserver et construisirent des cabanes pour se protéger des animaux féroces. Nous sommes loin de l'âge d'or décrit par les Anciens. Les débuts de l'humanité furent donc difficiles. Ensuite vint le langage et les embryons de civilisation qui leur assurèrent la suprématie sur les autres espèces.

3. Les rapports entre l'homme et la nature

La nature n'a donc pas été faite pour l'homme par une quelconque providence divine. Au contraire, sa survie à l'intérieur de la nature est souvent plus difficile pour lui que pour les autres espèces vivantes. Tout d'abord l'homme ne peut pas cultiver tous les terrains à cause des montagnes et des mers qui recouvrent une partie de la terre :

*Principio quantum caeli tegit impetus ingens / inde avidam partem montes
silvaeque ferarum / possedere, tenent rupes vastaeque paludes, / et mare quod
late terrarum distinet oras.*

28 M. Conche, 2011, p. 121.

V, v. 200-203 : « D'abord là où l'élan immense du ciel touche, les montagnes et les forêts remplies de bêtes sauvages possèdent une partie avide, les rochers et les vastes étangs l'occupent et la mer largement sépare les rivages des terres.

Au manque de terres cultivables, s'ajoute l'obligation d'un pénible labeur. Pour cultiver, l'homme creuse des sillons dans les champs à l'aide d'une pesante charrue, se donne du mal pour greffer les arbres. La nature ne constitue pas pour l'homme un environnement toujours favorable. Elle a tendance à recouvrir de végétation sauvage les terres que l'homme a péniblement défrichées :

Quod superst arvi, tamen id natura sua ui / sentibus obducat ni uis humana resistat / uitai causa ualido consueta bidenti / ingemere, et terram pressis proscindere aratris.

V, v. 206-209 : « Ce qui subsiste de terres labourables, pourtant la nature par sa force le recouvrirait de broussailles si la force humaine ne résistait pour sa vie habituée à gémir sous le fort hoyau et à ouvrir le sol en pesant sur la charrue ».

Même avec des terres cultivables, il arrive que des phénomènes météorologiques viennent anéantir le travail de l'homme comme un soleil trop brûlant entraînant une sécheresse, des pluies torrentielles détruisant des récoltes, des tempêtes venteuses arrachant tout sur leur passage ou enfin un froid rigoureux gelant les fruits naissants des arbres. La nature fait également subir des dégâts à l'homme liés à ses tremblements de terre et aux inondations créées par ses cours d'eau :

Et tamen interdum magno quaesita labore / cum iam per terras frondent atque omnia florent, / aut nimiis torret feruoribus aetherius sol / aut subiti peremunt imbres gelidaeque pruinae, / flabraque uentorum uiolento turbine uexant.

V, v. 214-217 : « Et pourtant parfois après un dur labeur, quand déjà à travers les terres tout verdoie et fleurit, ou le soleil éthéré brûle tout par sa chaleur trop grande ou les pluies soudaines ou les frimas gelés font tout périr et les souffles des vents créent des dommages par de violents tourbillons ».

Quant à la nature, elle contient dans ses forêts mais aussi dans ses mers des animaux monstrueux qui menacent la vie de l'homme et elle provoque chez lui des maladies saisonnières entraînant parfois sa mort :

*Praeterea genus horriferum natura ferarum / humanae genti infestum terraque
marique / cur alit atque auget ? Cur anni tempora morbos / adportant ? Quare
mors inmatura uagatur ?*

V, v. 218-221 : « En outre, pourquoi la nature nourrit-elle et augmente-t-elle l'espèce des bêtes sauvages effrayantes, ennemie du genre humain sur terre et sur mer ? Pourquoi les saisons de l'année amènent-elles les maladies, pourquoi la mort prématurée erre-t-elle ?

Il semble même que les animaux soient avantagés par la nature par rapport aux hommes. Ainsi leurs enfants se présentent comme beaucoup plus vulnérables que les petits des autres espèces. Il leur faut plus de soins et ils mettent plus de temps à arriver à être autonomes que les animaux :

*Tum porro puer, ut saevis proiectus ab undis / nauita, nudus humi iacet, infans,
indigus omni / uitali auxilio, cum primum in luminis oras / nixibus ex aluo matris
natura profudit.*

V, v. 222-225 : « Alors en plus l'enfant, comme un marin projeté hors des ondes cruelles, est étendu par terre, nu, incapable de parler, manquant de toute aide vitale, aussitôt que la nature l'a fait sortir par l'enfantement du ventre de sa mère ».

Les animaux au contraire n'ont pas les mêmes besoins que l'homme. La nature pourvoit aux choses nécessaires à leur existence. Pour subsister, l'homme doit confectionner des vêtements qui changent avec les saisons, construire des maisons et des remparts pour se protéger, fabriquer des armes pour chasser et se défendre :

*Nec uarias quaerunt vestes pro tempore caeli, / denique non armis opus est, non
moenibus altis / qui sua tumentur, quando omnibus omnia large / tellus ipsa parit
naturaque daedala rerum.*

V, v. 231-234 : « Et ils (les animaux) ne cherchent pas de vêtements variés pour les saisons du ciel, enfin ils n'ont pas besoin d'armes, ni de hautes murailles pour protéger leurs biens quand la terre elle-même et la nature industrieuse des choses produisent tout pour tous ».

On voit donc que l'homme doit affronter les éléments de la nature pour assurer sa survie. Elle n'est pas considérée comme une providence divine. Pourtant elle est le seul guide qu'il ait pour diriger sa vie et Lucrèce rejoint en cela les Stoïciens.

Suivre la nature est une nécessité pour l'homme. Il n'a pas vraiment le choix s'il veut survivre et mener une vie accomplie. La nature lui permet de satisfaire ses besoins élémentaires comme boire et manger. Comme beaucoup d'hommes de son siècle, Lucrèce pensait que l'homme était devenu décadent et qu'auparavant c'était mieux. Il refusait toute idée de progrès. Il considérait que les hommes de son temps s'étaient éloignés de la nature. Ils étaient passés de plats rudimentaires qui venaient de leur cueillette, de leur chasse et de leur pêche à des festins plantureux et qui coûtaient fort cher. Lucrèce au contraire recommande la frugalité et ne privilégie pas la richesse qui crée des désirs insatiables et provoque l'inégalité.

Quod si quis uera uitam ratione gubernet , / diuitiae grandes homini sunt uiuere parce / aequo animo ; neque enim est umquam penuria parui.

V, v. 1117-1119 : « Et, si l'on gouverne sa vie suivant le vrai système, les grandes richesses de l'homme sont de vivre avec retenue, d'une âme égale ; en effet, jamais il n'y a pénurie de peu ».

Se contenter de peu fait partie des règles de vie de la philosophie épicurienne qui se présente comme un mode de vie tout autant qu'une doctrine théorique. Pour mener une existence heureuse, il faut éviter toute douleur, tout trouble et se laisser guider par ce qui nous apporte du plaisir, nous conduit à la sagesse et nous permet de vivre en harmonie avec la nature. Pour bénéficier d'une vie sans trouble, Lucrèce et les Épicuriens pensaient qu'il fallait se tenir éloigné des affaires publiques, ce que leur reprochaient leurs contradicteurs, surtout les Stoïciens. Épicure, lui, proposait de mener une vie cachée en s'entourant d'un petit cercle d'amis et de disciples. Quant à l'amour, Lucrèce prônait aux hommes de le bannir loin de leur existence parce qu'il pensait qu'il était un obstacle à une vie sans trouble

et lui apparaissait comme une passion contre-nature. Ainsi l'amoureux se désespère aussi bien quand son amour est partagé que quand il ne l'est pas. Il perd le contrôle de lui-même et ne voit pas sa bien-aimée telle qu'elle est véritablement., livre IV, vers 1063-1067) :

*Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris / absterrere sibi, atque alio
conuertere mentem, / et iacere umorem conlectum in corpora quaeque, / nec
retinere, semel conversum unius amore, / et seruare sibi curam certumque
dolorem.*

IV, v.1063-1067 : « Mais il convient d'éviter les simulacres, de chasser de soi les aliments de l'amour, de tourner ailleurs l'esprit et de jeter le liquide réuni dans n'importe quel corps, et de ne pas le retenir, tourné une fois par l'amour d'une seule personne, et de réserver pour soi le soin et la douleur certaine ».

Ainsi il faut que l'homme se contente de peu, privilégie la simple satisfaction de ses besoins naturels élémentaires et ne souhaite ni richesse, ni pouvoir, ni amour. Il doit respecter la nature et suivre la voie qu'elle lui ouvre en toutes circonstances.

Loin de toute création divine, la nature et l'homme ont la même origine. Ils sont tous deux nés de la terre et connaissent une vie périssable comme tout ce qui existe. Seuls les atomes et le vide échappent à la mort et continueront sans doute à créer des mondes comme cela a été fait pour le nôtre. La nature comme l'homme sont formés d'une part de hasard et de nécessité. Lucrèce pense que la nature et l'homme tels que nous les connaissons forment un résultat abouti après un nombre d'essais infructueux effectués par la terre. L'homme est nécessairement lié à la nature dans laquelle il vit et qui, malgré des conditions parfois défavorables, ne peut que lui servir de guide puisqu'il est intimement lié à elle. Ainsi l'homme s'efforcera d'être heureux et sage dans la nature durant sa vie terrestre, la seule que Lucrèce reconnaisse.

Bibliographie

1. Textes et traductions

Aristote, *La métaphysique*, texte traduit par M.-P. Duminil et A. Jaulin, Paris, Flammarion, 2008.

Aristote, *La physique*, texte traduit par A. Stevens, Paris, Vrin, 2012.

Démocrite, Fragments, *Les écoles présocratiques*, édition établie par J.P. Dumont, Paris, Gallimard, 2002, première édition 1991.

Épicure, *Lettres, maximes, sentences*, édition établie par J.F. Balaudé, Paris, Librairie Générale Française, 1994.

Leucippe, Fragments, *Les écoles présocratiques*, édition établie par J-P Dumont, Paris, Gallimard, 2002, première édition 1991.

Lucrèce, *De la nature*, tome premier (livres I à III), texte établi et traduit par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 2007, première édition 1920.

Lucrèce, *De la nature*, tome deuxième (livres IV à VI), texte établi et traduit par A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 2010, première édition 1920.

Platon, *Timée*, texte établi et traduit par A. Rivaud, Paris, Les Belles Lettres, 2002, première édition 1925.

2. Commentaires sur le chant V

CAMPBELL G., 2003, *Lucretius on Creation and Evolution. A commentary on De rerum natura book five, lines 772-1104*, Oxford, Oxford University Press.

COSTA C.D.N., 1984, *Lucretius, De rerum natura, V*, Oxford, Clarendon Press.

ERNOUT A. et ROBIN L., 1925, *Lucrèce, De rerum natura : commentaire exégétique et critique*, Paris, Les Belles Lettres, volume 3.

GALE M., 2009, *Lucretius, De rerum natura, V*, Oxford, Oxford University Press.

GIUSSANI C. et STAMPINI E., 1972, *Lucrezio, De rerum natura, V*, Turin, Loescher.

KANY-TURPIN J., 1997, *Titus Carus Lucretius*, Paris, Flammarion.

SALEMME C., 2010, *Lucrezio e la formazione del mondo*, Naples, Loffredo.

3. Ouvrages généraux

A.V., 1990, *Analyses et réflexions sur Lucrece, De la nature, l'hymne à l'univers*, Paris, « Ellipses ».

BERTI E., 2008, *Dialectique, physique et métaphysique*, Louvain, Peeters.

BESCOND L., ROËLS C, et BELLOSTA M.-Ch., 1990, *L'hymne à l'univers*, Paris, Belin.

BONELLI M., 2012, *Physique et métaphysique chez Aristote*, Paris, Vrin.

BRUN J., 2002, *L'épicurisme*, Paris, Presses Universitaires de France, première édition 1959.

CERAMI Ch., 2014, *Nature et sagesse : les rapports entre physique et métaphysique dans la tradition aristotélicienne*, Louvain, Peeters.

CONCHE M., 2003, *Lucrece et l'expérience*, Québec, Fides, première édition 1967.

DAYAN S. et M., 1966, *Aristote, physique et métaphysique*, Paris, Presses Universitaires de France.

GANDON F., 2002, *De dangereux édifices : Saussure, lecteur de Lucrece*, Louvain, Peeters.

GIGANDET A., 2001, *Lucrece, atomes, mouvement : Physique et éthique*, Paris, Presses Universitaires de France.

GIGANDET A. et MOREL P.-M., 2007, *Lire Épicure et les Épicuriens*, Paris, Presses Universitaires de France.

GOMPERZ Th., 2014, « Les Atomistes », *Les penseurs de la Grèce, histoire de la philosophie antique*, tome I, livre III, chapitre II, Paris, Manucius, première édition 1908.

LÉVY C. (éd), 1996, *Le concept de nature à Rome, la physique*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure.

MOREL P.-M., 1997, *Aristote et la notion de nature : enjeux épistémologiques et pratiques*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.

NIZAN P., 1991, *Démocrite, Épicure, Lucrèce : les matérialistes de l'Antiquité*, Paris, Seuil, première édition 1936.

PHILIPPE M.-D., 1991, *Introduction à la philosophie d'Aristote*, Paris, Éditions Universitaires.

PRALON D., 1995, *Les témoignages d'Aristote sur les atomistes anciens dans le fragment 208, dans les traités de La Métaphysique, de La Physique, du Caelo et du De Generatione et Corruptione*, Aix-en-Provence, Thèse de doctorat, Lettres, Aix-Marseille.

ROYER J-B., 2013, *Essai sur les arguments du matérialisme dans Lucrèce*, Paris, Hachette.

SALEM J., 1990, *Lucrèce et l'éthique*, Paris, Vrin.

SALEM J., 1998, *Démocrite, Épicure, Lucrèce : la vérité du minuscule*, Fougères, éditions encre marine.

SERRES M., 1977, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce : fleuves et turbulences*, Paris, Minuit.

SOUCHARD B., 2003, *Aristote de la physique à la métaphysique : réceptivité et causalité*, Dijon, éditions Universitaires de Dijon.

WOLFF F., 1981, *Logique de l'élément : clinamen*, Paris, Presses Universitaires de France.

4. Articles

ALEKSIC B., 1998, L'univers en création des présocratiques, *Revue de philosophie ancienne*, 16, issue 1, p. 73-84.

CITOT V., Grandeur et décadence de la philosophie grecque, *Le Philosophoire*, 42/2, p. 135-196.

DOMET de VORGES E., 1894, La cosmogonie d'Aristote, *Revue néo-scolastique*, I, 4, p. 307-321.

LOCAJANO E., 1998, Le ciel d'Aristote et le monde de Descartes, *Nouvelles de la République des Lettres*, p.73-93.

SALEM J.,1999, Le rationalisme de Démocrite, *Laval théologique et philosophique*, 55, p.73-84.